

Ambrose Bierce

Le Club des parenticides

Traduction de Marie Picard

Éditions Sillage

MMVII

Ce livre électronique est distribué
sous licence Creative Commons.



Pour plus de détails consulter les pages suivantes :
<http://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/3.0/deed.fr>
<http://editions.sillage.free.fr/livreelectronique.html>

Conception graphique : Laëtitia Loas

Éditions Sillage
90, rue Cambronne
75015 Paris

<http://www.editions-sillage.com>

À l'épreuve du feu (An imperfect conflagration)
parut dans *Wasp* le 27 mars 1886.

*Huile de chien (The Oil of Dog : A Tragic Episode
in the Life of an Eminent Educator)* parut dans
l'*Oakland Daily Evening Tribune* (Oakland,
C.A.) le 11 octobre 1890.

L'Hypnotiseur (John Bolger, Hypnotist) parut
dans le *San Francisco Examiner* le 10 septembre
1893.

À l'épreuve du feu

Une journée de juin 1872, au petit matin, j'ai tué mon père – cela m'a beaucoup marqué à l'époque. C'était avant mon mariage, alors que j'habitais chez mes parents dans le Wisconsin. Mon père et moi étions à la maison, dans la bibliothèque, occupés à nous répartir le butin d'un cambriolage que nous avons commis cette nuit-là. Il s'agissait essentiellement d'objets de la vie courante, et il était difficile d'en faire un partage équitable. Nous n'eûmes aucune difficulté avec les serviettes de table, le linge de toilette et ce genre de choses, l'argenterie fut aussi répartie en

deux lots presque égaux, mais vous comprendrez aisément que tenter de diviser une boîte à musique en deux sans qu'il y ait de reste puisse poser quelques problèmes. Ce fut cette boîte à musique qui précipita notre famille dans le malheur et la déchéance. Si nous l'avions laissée là où elle était, mon pauvre père serait peut-être toujours en vie.

C'était un objet d'une beauté exquise, incrusté de bois précieux et sculpté de manière très originale. Non seulement jouait-elle un grand nombre d'airs différents, mais elle imitait le sifflement de la caille ou l'aboiement du chien, lançait le chant du coq tous les matins au point du jour, qu'elle soit remontée ou non, et récitait les Dix Commandements. C'est ce dernier exploit qui conquiert le cœur de mon père et l'amena à commettre la seule action infamante de sa vie – peut-être en aurait-il

commis d'autres si je l'avais épargné : il essaya de dissimuler cette boîte à musique, et jura sur l'honneur qu'il ne l'avait pas emportée, alors que je savais très bien que, pour sa part, le but premier de ce cambriolage était de mettre la main dessus.

Mon père avait caché la boîte à musique sous sa cape ; nous portions des capes pour ne pas être reconnus. Il m'avait solennellement assuré qu'il ne l'avait pas prise. Je savais qu'il mentait, et je savais aussi quelque chose qu'il ignorait manifestement : c'était que la boîte se mettait à chanter aux premières lueurs de l'aube et qu'elle le trahirait si je réussissais à faire durer jusque-là le partage de nos gains. Tout se passa comme je l'espérais : au moment où la lumière des lampes à gaz qui éclairaient la bibliothèque se mit à pâlir et où l'on commença à distinguer le contour des fenêtres derrière les rideaux, un long cocorico sortit de sous la

cape du vieil homme, suivi de quelques mesures d'un air de *Tannhäuser*, auxquelles mit fin un cliquetis sonore. Une petite hache dont nous nous étions servis pour pénétrer dans cette malheureuse demeure se trouvait sur la table, entre nous deux ; je la saisis. Se rendant compte que toute tentative de dissimulation était devenue vaine, le vieil homme sortit la boîte de sous sa cape et la posa sur la table. « Coupe-la en deux, si c'est ce que tu veux, dit-il, j'ai essayé de faire en sorte qu'elle échappe à la destruction. »

Il aimait la musique avec passion et jouait lui-même du concertina, d'une manière très expressive et avec beaucoup de sentiment.

Je lui dis : « Je ne nie pas la pureté de tes intentions : il serait présomptueux de ma part de m'ériger en juge de mon père. Mais les affaires sont les affaires et avec cette hache je vais procéder à la dissolution de

notre partenariat, à moins que tu ne consentes à te munir d'une poinçonneuse à sonnette lors de tous nos cambriolages à venir.

– Non, dit-il, après un moment de réflexion, non, je ne pourrais pas faire ça ; je donnerais l'impression d'avouer que j'ai été malhonnête. Les gens diraient que tu te méfies de moi. »

Je ne pus m'empêcher d'admirer son esprit et sa sensibilité ; un instant je fus fier de lui et enclin à oublier sa faute, mais un coup d'œil à la boîte à musique richement ornée me décida, et, comme je l'ai déjà dit, j'arrachai le vieil homme à cette vallée de larmes. Ceci étant fait, je me sentis quelque peu inquiet. Non seulement c'était mon père – l'auteur de mes jours – mais le cadavre allait certainement être découvert. Il faisait maintenant grand jour et ma mère risquait à tout moment d'entrer dans la

bibliothèque. Étant donné les circonstances, je pensai qu'il serait opportun que je la supprime elle aussi, ce qui fut fait. Puis je payai à tous les domestiques ce qui leur était dû, et je les congédiai.

Dans l'après-midi, j'allai voir le préfet de police, pour lui raconter ce que j'avais fait et lui demander conseil. Il m'était très pénible de penser que les faits seraient portés à la connaissance du public. La plupart des gens condamneraient ma conduite et les journaux s'en serviraient contre moi si jamais je me présentais aux élections. Le préfet sentit bien la pertinence de ces considérations ; il avait lui-même une vaste expérience en tant qu'assassin. Après avoir pris l'avis du président de la Cour à Compétence Variable, il me conseilla de cacher les corps dans l'une des bibliothèques, de prendre une bonne assurance pour la maison et d'y

mettre le feu. Ce que je me mis en devoir de faire.

Dans la bibliothèque, il y avait un meuble que mon père avait acheté peu avant à quelque inventeur loufoque et qu'il n'avait encore jamais rempli. Il ressemblait par sa forme et ses dimensions à ces vieilles « armoires » que l'on voit dans les chambres à coucher où il n'y a pas de placard, mais il s'ouvrait du haut en bas, comme une chemise de nuit de femme. Il avait des portes vitrées. J'avais envoyé mes parents au tapis peu de temps auparavant, mais ils étaient maintenant suffisamment raides pour se tenir droits ; je les mis donc debout dans cette bibliothèque après en avoir retiré les rayons. Je fermai la porte à clef et clouai des rideaux devant les vitres des portes. L'inspecteur de la compagnie d'assurance passa une demi-douzaine de fois devant le meuble sans se douter de rien.

Ce soir-là, après avoir signé mon contrat d'assurance, je mis le feu à la maison et me rendis à travers bois à la ville, distante de trois kilomètres ; je me débrouillai pour qu'on m'y retrouve au moment où l'effervescence était à son comble. Tout en m'inquiétant à grands cris du sort qu'avaient pu subir mes parents, je me joignis à la foule empressee et arrivai sur les lieux de l'incendie deux heures après l'avoir allumé. Toute la ville était là au moment où je me précipitai... La maison était entièrement consumée, mais à l'autre bout d'un lit de braises rougeoyantes, droite comme la justice et en parfait état, se dressait la bibliothèque ! Les rideaux avaient brûlé, révélant les portes vitrées à travers lesquelles la lumière rouge et implacable éclairait l'intérieur. Là se tenaient mon père bien-aimé, « plus vrai que nature » et, à ses côtés, la compagne de ses joies et de ses peines. Pas un seul de leurs cheveux n'avait

roussi, leurs vêtements étaient intacts. Les blessures que j'avais été forcé de leur infliger à la tête et à la gorge lors de l'accomplissement de mon forfait étaient bien visibles. Comme s'ils se trouvaient en présence d'un miracle, les gens se taisaient ; stupéfaits, terrorisés, ils avaient tous perdu l'usage de la parole. J'étais moi-même grandement affecté.

Quelque trois années plus tard, alors que les événements rapportés ici s'étaient presque effacés de ma mémoire, je me rendis à New York pour aider à négocier de fausses obligations américaines. En flânant un jour dans un magasin de meubles, je tombai sur la réplique exacte de la bibliothèque. « Je l'ai achetée pour une bouchée de pain à un inventeur à la retraite, m'expliqua le marchand. Il m'a dit qu'elle était ignifugée ; les pores du bois ont été remplis d'alun sous pression

hydraulique et le verre est en amiante. Je ne crois pas qu'elle puisse vraiment résister au feu – je peux vous la vendre au prix d'une bibliothèque ordinaire.

– Non, lui répondis-je, si vous ne pouvez pas me garantir qu'elle est ininflammable, je ne la prends pas » – et je lui souhaitai le bonjour.

Je n'en aurais voulu à aucun prix : elle me rappelait des souvenirs extrêmement désagréables.

Huile de chien

Je m'appelle Boffer Bings. Je suis né de parents honnêtes, dans un milieu des plus modestes : mon père était fabricant d'huile de chien et ma mère avait un petit atelier à l'ombre de l'église du village, où elle liquidaient les nourrissons indésirables. Lorsque j'étais enfant, on m'a appris ce qu'était le travail ; non seulement j'aidais mon père à se procurer des chiens à mettre dans ses chaudrons, mais j'étais aussi souvent sollicité par ma mère pour transporter les débris résultant de son labeur. Lorsque je m'acquittais de cette tâche j'avais parfois besoin de toutes les ressources naturelles

de mon intelligence, car les représentants de la loi qui se trouvaient dans le voisinage voyaient les affaires de ma mère d'un très mauvais œil. Leur opposition à ces pratiques n'avait pas fait partie de leur programme électoral et le problème n'avait jamais pris une tournure politique, les choses se passaient ainsi, voilà tout. La fabrication d'huile de chien à laquelle se consacrait mon père était bien sûr mieux acceptée, quoique les propriétaires de chiens disparus le considérassent parfois avec une méfiance qui, dans une certaine mesure, rejaillissait sur moi. Mon père pouvait compter sur le soutien muet de tous les médecins de la ville, qui rédigeaient rarement une ordonnance sans prescrire ce qu'ils prenaient plaisir à appeler *Ol.can.* Réellement il s'agit du meilleur médicament qui ait jamais été découvert. Mais la plupart des gens sont très réticents

à consentir des sacrifices personnels pour soulager la douleur d'autrui et, bien sûr, les chiens les plus gras de la ville n'avaient pas le droit de jouer avec moi – ce qui choquait ma jeune sensibilité et faillit à un certain moment me décider à m'embarquer comme pirate.

Lorsque je me remémore cette époque, je ne peux que regretter, parfois, qu'en devenant la cause indirecte de la mort de mes parents bien-aimés, j'aie été à l'origine de malheurs qui ont profondément affecté mon avenir.

Un soir, en passant devant la fabrique d'huile de mon père avec le corps d'un bébé abandonné qui venait de l'atelier de ma mère, je remarquai un agent de police qui semblait surveiller étroitement mes mouvements. Malgré mon jeune âge, j'avais appris que les agissements d'un agent de police, quelle que soit leur nature

apparente, sont toujours motivés par des raisons hautement répréhensibles, et je l'évitai en me glissant prestement dans l'huilerie par une porte latérale qui, par bonheur, était entrouverte. Je la fermai à clef aussitôt et me retrouvai seul avec mon petit cadavre. Mon père s'était retiré pour la nuit. La seule lumière dans la pièce venait du fourneau qui brûlait avec une flamme d'un beau rouge profond et étincelant sous l'un des chaudrons, jetant des reflets rougeoyants sur les murs. À l'intérieur du chaudron, l'huile bouillait encore doucement, en petites vaguelettes paresseuses, faisant de temps à autre remonter à la surface un morceau de chien. Je m'assis en attendant que l'agent de police s'éloigne, et tenant le corps nu du bébé sur mes genoux, je caressai tendrement les cheveux courts et soyeux. Ah ! comme il était beau ! Malgré mon jeune âge, j'aimais

passionnément les enfants et, tandis que je contemplais ce chérubin, je me prenais presque à souhaiter du fond du cœur que la petite blessure rouge à sa poitrine – œuvre de ma chère maman – n'ait pas été mortelle.

J'avais pour habitude de jeter les nourrissons dans la rivière que la nature avait eu la prévenance de me fournir pour cet usage, mais ce soir-là je n'osai pas quitter l'huilerie par crainte de l'agent de police. « Après tout, me dis-je, cela ne peut pas avoir grande importance si je le mets dans ce chaudron. Mon père ne fera pas la différence entre ses os et ceux d'un petit chien, et les quelques décès qui résulteront peut-être de l'administration d'une autre sorte de l'incomparable *Olcan*. n'auront pas d'incidence sur une population qui s'accroît aussi vite. » Bref, je fis le premier pas sur le chemin qui devait conduire au crime et, jetant le bébé

dans le chaudron, m'exposai à des chagrins indicibles.

Le lendemain, je fus quelque peu surpris lorsque mon père, en se frottant les mains, nous annonça, à ma mère et à moi, qu'il avait obtenu une huile d'une qualité sans précédent, et que c'étaient les médecins à qui il en avait montré des échantillons qui le lui avaient dit. Il ajouta qu'il ne savait pas du tout comment il était arrivé à ce résultat, les chiens avaient été traités en tous points comme à l'habitude et ils étaient d'une race ordinaire. J'estimai qu'il était de mon devoir de lui fournir une explication – ce que je fis, mais las ! j'aurais tenu ma langue si j'avais pu prévoir les conséquences. Se lamentant sur leur ignorance passée des avantages qu'ils auraient eu à unir leurs efforts, mes parents prirent aussitôt des mesures pour réparer cette erreur. Ma mère déménagea son atelier pour s'installer dans une aile du

bâtiment où travaillait mon père, et la place que j'occupais dans leurs affaires fut réduite à néant ; ils n'avaient plus besoin de moi pour se débarrasser des corps des petits indésirables et il ne s'avérait plus nécessaire d'attirer des chiens vers un funeste destin, car mon père ne s'en servait plus du tout, même s'ils gardaient toujours une place d'honneur dans la dénomination de l'huile. Plongé aussi soudainement dans une oisiveté toute nouvelle, on aurait pu craindre que je tourne mal, mais il n'en fut rien. La sainte influence de ma chère maman était toujours là pour me protéger des tentations qui assaillent la jeunesse, et mon père était diacre dans une église. Hélas ! penser que, par ma faute, ces personnes estimables connurent une fin aussi terrible !

Se rendant compte que son affaire était doublement rentable, ma mère s'y consacra désormais avec une énergie renouvelée.

Non seulement elle faisait disparaître, à la demande, les nouveaux-nés en surnombre ou dont personne ne voulait, mais elle écumait aussi tous les chemins, ramassant des enfants de plus grande taille et même les adultes qu'elle parvenait à attirer dans l'huilerie. Mon père aussi, séduit par la qualité supérieure de l'huile qu'il produisait, alimentait ses cuves avec zèle et diligence. En bref, la transformation de leurs voisins en huile de chien devint l'unique passion qui les animait – une rapacité irrésistible qui les absorbait tout entiers prit possession de leur âme et leur tint lieu d'espérance dans l'au-delà – d'où ils tiraient, par ailleurs, leur inspiration.

Ils étaient devenus si entreprenants qu'une réunion publique eut lieu au cours de laquelle furent prises des résolutions qui réprimaient leur conduite. Le président de l'assemblée leur signifia que toute autre rafle

parmi la population leur attirerait l'hostilité générale. Mes pauvres parents quittèrent la réunion le cœur brisé, désespérés et, je le crains, pas tout à fait sains d'esprit. Quoiqu'il en fût, je jugeai prudent de ne pas entrer dans l'huilerie avec eux ce soir-là, et je dormis dans une écurie contiguë.

Aux alentours de minuit, mû par une mystérieuse impulsion, je me levai et allai regarder à une fenêtre de la pièce aux fourneaux, où je savais que mon père dormait à présent. Les feux brûlaient avec autant d'intensité que si on avait prévu une récolte abondante pour le lendemain. De l'un des plus grands chaudrons montait un grondement sourd qui donnait une mystérieuse impression de retenue, comme s'il prenait son temps avant de libérer toute son énergie. Mon père n'était pas dans son lit, il était debout en chemise de nuit, en train de préparer un nœud coulant avec

une grosse corde. À en juger par les regards qu'il jetait en direction de la porte de la chambre de ma mère, je ne compris que trop bien ce qu'il avait en tête. Incapable d'émettre un son et paralysé par la terreur, je ne pus rien faire pour empêcher mon père d'agir ou pour avertir ma mère. Soudain, la porte de la chambre de ma mère s'ouvrit, sans bruit, et ils se retrouvèrent tous les deux face à face, apparemment aussi surpris l'un que l'autre. Ma mère était elle aussi en chemise de nuit, et elle tenait dans la main droite son outil de travail, un long poignard à lame étroite.

Elle non plus n'avait pas été capable de renoncer à la dernière ressource qui lui était offerte, compte tenu de l'attitude peu sympathique des gens de la ville et de mon absence. Pendant un bref instant, leurs regards étincelants se croisèrent et puis ils

bondirent ensemble, mus par une fureur indescriptible. Dans leur lutte ils se poursuivirent inlassablement autour de la pièce, l'homme jurant, la femme hurlant, se battant tous les deux comme des diables – elle voulant le frapper avec le poignard, lui tentant de l'étrangler de ses grandes mains nues. Je ne sais pas combien de temps je fus l'infortuné spectateur de cette désagréable manifestation de mésentente familiale, mais finalement, après une empoignade plus vigoureuse que les précédentes, les combattants se séparèrent brusquement.

La poitrine de mon père et l'arme de ma mère portaient toutes les deux des traces d'un contact réciproque. Un instant encore, ils s'observèrent d'un air fort peu amène, échangèrent des regards menaçants, puis mon pauvre père, blessé, sentant la mort descendre sur lui, fit un bond en avant, et

sans qu'aucune résistance puisse l'arrêter, saisit ma mère chérie dans ses bras, la tira à côté du chaudron plein de liquide bouillant, rassembla toutes ses forces défaillantes et sauta dedans avec elle ! Un instant plus tard, ils avaient disparu tous les deux et mêlaient leur huile à celle des citadins membres du comité qui étaient venus la veille leur apporter une invitation pour la réunion publique.

Persuadé que ces évènements malheureux m'ôtaient toute chance de faire une carrière honorable dans cette ville, je me retirai dans la célèbre cité d'Otumwee, où j'écris ces mémoires, le cœur plein du remords d'avoir commis un acte irréfléchi ayant entraîné un si lamentable échec commercial.

L'Hypnotiseur

Ceux de mes amis qui apprennent par hasard qu'il m'arrive de m'adonner, pour me distraire, à l'hypnose, à la voyance et à des pratiques similaires me demandent fréquemment si j'ai une idée précise de la nature des principes sur lesquelles elles reposent. À cette question, je réponds invariablement que je n'en sais rien et que je ne souhaite pas le savoir. Je n'ai nulle envie de passer mon temps l'oreille collée à la serrure de l'atelier de Dame Nature, mû par une grossière curiosité, afin de dérober les secrets de son commerce. J'attache aussi peu d'importance aux affaires de la

science que la science semble en avoir attaché aux miennes.

Il me semble évident que les pratiques en question sont relativement simples, et ne dépasseraient en aucune façon nos capacités de compréhension si nous en trouvions la clef ; mais en ce qui me concerne je préfère ne pas la trouver, car je suis d'une nature extrêmement romantique, et tire plus de satisfaction du mystère que de la connaissance. Lorsque j'étais enfant, tout le monde s'accordait à dire que mes grands yeux bleus semblaient être faits davantage pour être regardés que pour regarder – tant leur expression rêveuse était belle et tant ils semblaient, lorsque fréquemment je m'abstrayais du monde, indifférents à tout ce qui se passait. En cela, je suis tenté de penser qu'ils ressemblaient à l'âme qui se trouve derrière, toujours plus attentive à quelque

belle représentation qu'elle a créée à sa propre image que soucieuse des lois de la nature et de l'aspect matériel des choses. Aussi hors de propos et égotiste que tout cela puisse paraître, je le raconte pour justifier le peu de lumière que je suis capable de faire sur un sujet qui a énormément retenu mon attention et qui suscite chez tout le monde une très vive curiosité. Une autre personne dotée des mêmes pouvoirs et des mêmes possibilités que moi pourrait sans doute fournir une explication à ce que je me contente de présenter comme un simple récit.

La première fois que je pris conscience que je possédais des pouvoirs peu ordinaires, j'avais quatorze ans et j'étais à l'école. Il se trouva qu'un jour, ayant oublié d'apporter mon déjeuner, je contemplais avec envie celui qu'une petite fille s'appêtait à manger. Elle leva les yeux, nos regards

se croisèrent et elle sembla incapable de détourner le sien. Après un moment d'hésitation, elle vint vers moi, l'air absent, et sans un mot elle m'abandonna son petit panier et son appétissant contenu avant de s'éloigner. Les mots ne sauraient exprimer ma joie ; j'apaisai ma faim et détruisis le panier. Par la suite, je n'eus plus à me soucier d'apporter mon déjeuner : cette petite fille pourvoyait à mes besoins quotidiens, et il ne fut pas rare que, joignant l'utile à l'agréable, je m'autorise à satisfaire ma faim avec ses petites provisions, tout en l'obligeant à être témoin du festin pendant lequel je faisais semblant de lui offrir des victuailles que je finissais par dévorer jusqu'à la dernière miette. La petite fille était toujours persuadée que c'était elle qui avait tout mangé, et dans les heures qui suivaient elle se mettait à pleurer parce qu'elle avait faim, ce qui étonnait le maître, amusait les élèves, lui

valait le sobriquet de « Ventre affamé » et me remplissait d'un sentiment de paix que je ne pouvais expliquer.

Un aspect désagréable de cette situation par ailleurs très confortable était le secret dont il fallait absolument l'entourer : le transfert du déjeuner, par exemple, devait se faire à une certaine distance de la foule déchaînée, dans un bois ; et je rougis quand je pense aux nombreux autres subterfuges indignes que cet état de choses rendit nécessaires. Comme j'étais (et suis toujours) naturellement franc et ouvert, toutes ces cachotteries m'agaçaient de plus en plus, et n'aurait été la réticence de mes parents à renoncer aux avantages évidents qu'offrait cette nouvelle façon de faire, je serais volontiers revenu à l'ancienne. Le projet que je finis par concevoir pour me libérer des conséquences de mes propres pouvoirs suscita, à l'époque, un vif intérêt, et le fait

que la mort de la petite fille en ait constitué une partie fut sévèrement condamné, mais cela n'est pas l'objet de cette histoire.

Pendant les quelques années qui suivirent, je n'eus que peu d'occasions de pratiquer l'hypnotisme, tous mes petits essais ne m'apportant rien d'autre que l'isolement en cellule au pain et à l'eau ; parfois même ils ne me valurent rien de mieux qu'une séance de chat à neuf queues. C'est au moment où j'étais sur le point de quitter le théâtre de ces petits désagréments que je franchis le pas le plus important de ma carrière.

On m'avait fait appeler dans le bureau du gardien et on m'avait donné des vêtements civils, une toute petite somme d'argent et une profusion de conseils qui, je dois l'avouer, étaient de bien meilleure qualité que les vêtements. Au moment où je franchissais la porte vers la lumière de

la liberté je me retournai brusquement et, regardant le gardien dans les yeux d'un air grave, je l'eus rapidement en mon pouvoir.

« Vous êtes une autruche », lui dis-je.

À l'autopsie, il s'avéra que son estomac contenait une grande quantité d'objets indigestes, la plupart en bois ou en métal. Bien coincée dans l'œsophage et constituant, d'après le jury, la cause immédiate de la mort, se trouvait une poignée de porte.

J'étais par nature un bon fils plein d'affection, mais lorsque je dus me frayer un chemin dans le vaste monde, à l'écart duquel j'avais si longtemps été maintenu, je ne pus m'empêcher de me souvenir que tous mes malheurs découlaient, directement, de la pingrerie de mes parents regardant mes déjeuners à l'école, et je n'avais aucune raison de penser qu'ils se fussent amendés.

Sur la route entre la Colline de Succotash et Asphyxie Sud il y avait un petit champ découvert sur lequel se trouvait autrefois une cabane connue sous le nom de Repaire de Pete Gilstrap, où ce gentilhomme gagnait sa vie en assassinant les voyageurs. La mort de Monsieur Gilstrap et le moment où les voyageurs désertèrent la route au profit d'une autre furent presque simultanés, si bien que personne ne put jamais distinguer la cause de l'effet. Quoi qu'il en soit, le champ était à présent à l'abandon et cela faisait bien longtemps que le Repaire avait été brûlé. C'est en me rendant à pied à Asphyxie Sud, le berceau de mon enfance, que je rencontrai mes parents en route vers la Colline. Ils avaient attaché leur attelage à un arbre et ils déjeunaient sous un chêne au milieu du champ. La vue du déjeuner fit ressurgir les douloureux souvenirs de mes

années d'école et réveilla le lion qui dormait en moi. M'approchant des deux coupables, qui me reconnurent aussitôt, je me risquai à leur suggérer de m'inviter à leur table.

« De ces mets délicats, mon fils, dit l'auteur de mes jours, du ton pompeux qui était le sien et que l'âge n'avait pas altéré, il n'y a que pour deux. Je ne suis pas, je l'espère, insensible à l'éclat que la convoitise met dans ton regard, mais... »

Mon père ne termina jamais sa phrase ; ce qu'il avait pris pour de la convoitise était tout simplement le regard fixe et grave de l'hypnotiseur. Quelques secondes plus tard, il était à ma merci. Il me suffit de quelques instants supplémentaires pour la dame, et je pus mettre en application les mesures que me dictait mon juste ressentiment. « Toi qui fus mon père, dis-je, je suppose que tu as pris conscience que

toi et cette dame n'êtes plus ce que vous avez été ?

– J'ai en effet observé certain petit changement... c'est peut-être dû à l'âge, telle fut la réponse, plutôt vague, du vieux monsieur.

– Cela va plus loin, lui expliquai-je ; cela tient à la nature, à l'espèce. Toi et la dame que voici êtes, en vérité, deux chevaux sauvages... deux étalons farouches, et pleins d'agressivité.

– Comment, John, s'exclama ma chère maman, tu ne veux tout de même pas dire que je suis...

– Madame, lui répliquai-je d'un ton solennel, en la fixant du regard, vous l'êtes. »

À peine ces paroles furent-elles sorties de ma bouche qu'elle se retrouva en appui sur les mains et les genoux et recula en direction du vieux monsieur, en

criant comme un diable, pour lui envoyer un violent coup de pied dans les tibias. L'instant d'après, il tomba lui aussi à quatre pattes, prit de la distance et lui décocha des coups des deux pieds simultanément, puis de l'un et de l'autre successivement. Avec autant de détermination mais moins d'agilité, à cause de ses vêtements, elle lui rendit généreusement la pareille. Leurs jambes fouettaient l'air, se croisant et se mêlant de la manière la plus stupéfiante, leurs pieds se heurtaient parfois de plein fouet au-dessus d'eux, leurs corps projetés en avant retombaient de tout leur long, et restaient cloués là un moment. À nouveau debout, ils reprenaient le combat, exprimant leur fureur dans les cris atroces que poussent les bêtes sauvages qu'ils croyaient être ; toute la région résonnait de leurs clameurs ! Ils tournèrent jusqu'à n'en plus pouvoir, les

coups de pied pleuvant « comme les éclairs d'un nuage sur la montagne »¹. Ils plongeaient et se cabraient en arrière, les genoux à terre, ils se frappaient sauvagement à coups maladroits des deux poings à la fois, et ils retombaient sur leurs mains comme s'ils étaient incapables de maintenir leurs corps debout. Des mains et des pieds, ils arrachaient du sol l'herbe et les cailloux ; leurs vêtements, leurs cheveux et leurs visages se couvraient d'une saleté indescriptible à cause du sang et de la poussière. Des cris d'une rage folle, brutale, accompagnaient chacun des coups donnés, tandis que des grognements, grommellements et

1. *Like lightnings from the mountain cloud* : citation approximative tirée du poème *Marco Bozzaris* de Fitz-Greene Halleck (1790-1867), célèbre à la fin du XIX^e siècle.

halètements marquaient les coups reçus. Rien de plus authentiquement martial ne se vit jamais à Gettysburg ou Waterloo : la bravoure de mes parents à l'heure du danger sera toujours pour moi une source de fierté et de satisfaction. Au bout du compte les dépouilles en lambeaux de deux mortels rossés, brisés et ensanglantés fournirent la preuve solennelle que le responsable de cette querelle était orphelin.

Arrêté pour avoir porté atteinte à l'ordre public, j'ai été, et suis toujours à l'heure qu'il est, jugé par la Cour des Vices de Forme et Ajournements, d'où, après quinze années de procédure, mon avocat, remuant ciel et terre, est en train de faire transférer l'affaire à la Cour de Renvoi en Nouveau Jugement.

Voici donc le récit de quelques-unes des principales expériences que j'aie faites dans le domaine des forces et des principes

mystérieux de ce qu'on appelle l'hypnose.
Qu'un individu mal intentionné puisse ou
non s'en servir à des fins répréhensibles,
cela, je ne saurais le dire.

Ambrose Gwinett Bierce naît le 24 juin 1842 à Horse Cave Creek dans le comté de Meigs (Ohio). Il est le dernier d'une fratrie de dix enfants. Son père, Marcus Aurelius Bierce, est un calviniste intransigeant et un amateur de Byron.

Lorsque la guerre de Sécession éclate, Bierce, âgé de dix-neuf ans, s'engage dans le neuvième régiment de volontaires de l'Indiana. Il y gagne la réputation d'un excellent soldat et est promu officier dans l'état-major du général Hazen. Sa carrière militaire s'interrompt le 23 juin 1864, lors de la bataille de Kenesaw Mountain, au cours de laquelle il est blessé à la tête. Bierce est démobilisé quelques mois plus tard.

Après avoir été douanier dans l'Alabama, il émigre en Californie en 1866. À San Francisco, il devient le protégé de James T. Watkins,

rédacteur en chef du *News-Letter of California Advertiser*. Quand Watkins émigre à New York, Bierce le remplace au poste de rédacteur en chef – il n'a alors que 26 ans. Il s'épanouit dans ce milieu aux mœurs parfois violentes (à telle enseigne qu'il ne tarde pas à porter un revolver sur lui) et est bientôt reconnu comme la plume la plus acérée de l'Ouest.

En 1871, année de son mariage avec Mary Ellen Day, Bierce publie sa première nouvelle, *La Vallée hantée*, dans l'*Overland Monthly* (où paraîtront plus tard les premiers récits de Jack London). Il s'installe l'année suivante en Angleterre où il travaille pour la rédaction londonienne du *Fun* et fréquente les salons littéraires, sans y être toujours apprécié. C'est à Londres qu'il gagne le sobriquet de Bitter Bierce, « Bierce l'amer », et que naît la légende de disciple du diable qui lui restera attachée.

De retour en Californie en 1874, après avoir été brièvement chercheur d'or dans les « Collines noires » du Dakota, il connaît une période sombre, marquée par des difficultés

financières, la mort d'un de ses fils au cours d'un duel et la rupture avec son épouse qui le quitte en 1891, fatiguée de son tempérament acrimonieux, de ses infidélités et de son penchant pour l'alcool. En 1901, son second fils, alcoolique et phtisique, décède à son tour.

En 1887, alors qu'il est rédacteur au journal *Wasp* qui publie les premières définitions de son futur *Dictionnaire du diable*, publié en 1906, il fait la rencontre de William Randolph Hearst, propriétaire du *San Francisco Examiner*. C'est le début d'une collaboration de vingt ans, émaillée de disputes et de démissions. Dans ses articles, Bierce s'en prend avec virulence aux ecclésiastiques hypocrites, aux politiciens corrompus, aux mauvais poètes et aux actrices aux mœurs légères. Ses diatribes, habilement aiguillées par Hearst, s'étendent aux féministes, aux socialistes, aux syndicalistes, aux athées, mais aussi aux écrivains régionalistes, aux ministres de tous les cultes ; inmanquablement il finit par s'attirer de nombreuses inimitiés.

Il consacre également beaucoup de son temps à son activité de nouvelliste. Il collige ses écrits dans différents recueils : *Au cœur de la vie. Histoires de soldats et de civils* en 1891, suivi par *De telles choses sont-elles possibles ?* et *Histoires négligeables* en 1893.

En 1896, devenu *persona non grata* à l'Ouest, Bierce part pour la côte Est. Il entre au service de Hearst à Washington et devient le correspondant de l'*American* de New York. Après ses *Contes fantastiques* (1899), il fait publier ses œuvres complètes entre 1909 et 1912 par un ami éditeur, l'excentrique Walter Neale.

En 1913, Bierce rompt avec Hearst et avec son frère Albert, son dernier soutien. Âgé de 71 ans, alcoolique, asthmatique, il se rend au Mexique, alors plongé dans la guerre civile, avec l'intention de se joindre à l'armée de Pancho Villa. Il disparaît après avoir écrit une dernière lettre dans laquelle il affirme son désir de trouver la mort sur le front. La fin de sa vie reste énigmatique.

Chez le même éditeur

Charles Asselineau, *L'Enfer du bibliophile*
André Baillon, *Le Perce-oreille du Luxembourg*
Charles Baudelaire, *De l'essence du rire*
Vicente Blasco Ibáñez, *Arènes sanglantes*
Camillo Boito, *Senso*
Jacques Cazotte, *Les Mille et Une Fadaïses*
Joseph Conrad, *Des souvenirs*
Joseph Conrad, *Le Miroir de la mer*
Paul-Louis Courier, *Lettre à Messieurs de*
l'Académie des Inscriptions et des Belles-Lettres
Stephen Crane, *Le Bateau ouvert*
Stephen Crane, *La Conquête du courage*
Eugène Dabit, *Un mort tout neuf*
Joseph von Eichendorff, *La Statue de marbre*
Hanns Heinz Ewers, *Tannhäuser crucifié*

Ricardo Güiraldes, *Don Segundo Sombra*
Thomas Hardy, *Le Maire de Casterbridge*
Nathaniel Hawthorne, *L'Expérience du docteur
Heidegger*
E. T. A. Hoffmann, *Le Choix d'une fiancée*
Joris-Karl Huysmans, *En ménage*
Henry James, *L'Élève*
Yasunari Kawabata, *Nuée d'oiseaux blanc*
Rudyard Kipling, *Le Perturbateur du trafic*
Rudyard Kipling, *Simple contes des collines*
Valery Larbaud, *Allen*
Pierre Mac Orlan, *Le Rire jaune et autres textes*
Herman Melville, *Le Grand Escroc*
Veijo Meri, *Une histoire de corde*
Gérard de Nerval, *Le Roi de Bicêtre*
Francisco de Quevedo, *El Buscón*
Jules Renard, *L'Écornifleur*
M. E. Saltykov-Chtchédrine, *Les Golovlev*
Lucien de Samosate, *L'Ignorant Bibliomane*
Scarron, *Le Châtiment de l'avarice*

Victor Segalen, *Un grand fleuve*
Robert Louis Stevenson, *Aes Triplex*
Robert Louis Stevenson, *Mendiants*
Robert Louis Stevenson, *Les Porteurs de lanternes*
Ivan Tourguéniev, *Dimitri Roudine*
Ivan Tourguéniev, *Fumée*
B. Traven, *Le Trésor de la Sierra Madre*
Ramón del Valle-Inclán, *La Guerre carliste*